



Première
ANNEE



VOLUME
premier.



NUMERO

24



4

Aout
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE D'ARC à Masson.
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé

Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTREAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N. S. ,

H. L. , Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 24. — 4 AOUT, 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du dixieme Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — N. D. des Neiges. — Le deuxieme don de Satan. — L'obéissance. — Qui en sait le plus. — La confession du bohémien. — Les Sorciers Africains. — Vie de sainte Marguerite de Cortone.

Evangile du X^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Luc. — Ch. 18.*

EN ce temps-là, Jésus dit cette parabole pour quelques-uns qui, présumant de leur propre justice, mettaient leur confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres: Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, pria ainsi en lui-même: Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine; je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine, en disant: Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.



CALENDRIER

Août.

7 DIM.	X ap. Pent. ST CAJETAN.
8 Lun.	ST CYRIAQUE et ses comp. martyrs.
9 Mar.	ST ALPHONSE DE LIGORI Ev. et Docteur.
10 MER.	St Laurent, martyr. Double de 11 classe avec octave.
11 Jeu.	STE PHILOMÈNE, v. et m.
12 Ven.	STE CLAIRE, vierge.
13 Sam.	Vigile anticipée de l'Assomption.
14 DIM.	XI ap. Pent.



Notre Dame des Neiges.



LE 5 Août est la fête de la dédicace de N. D. des Neiges.

Sous le pontificat du pape Libère, vers l'an 355, le patricien Jean et son épouse, de la noblesse romaine, n'ayant point d'enfants à qui léguer leurs grandes richesses, promirent à la Très-sainte Vierge Marie de l'instituer leur unique héritière. Ils la suppliaient donc par de ferventes et persévérantes prières, de leur indiquer par quelque signe, à quelle œuvre pieuse elle préférerait voir employer ces biens. Cette naïve et confiante prière plut singulièrement à la Vierge bénie, ce qu'elle témoigna par un miracle.

Dans la nuit du 4 au 5 Août, époque des plus fortes chaleurs pour la ville de Rome, la neige couvrit une partie du mont Esquilin. Cette même nuit la Mère de Dieu apparut en rêve séparément à Jean et à son épouse, leur disant de bâtir une église qui serait dédiée à la Vierge Marie, à l'endroit où ils verraient le sol couvert de neige ; que c'était ainsi qu'elle entendait hériter de leurs biens. Jean alla aussitôt en conférer avec le pape Libère qui lui raconta avoir eu le même songe.

Il se forma aussitôt une immense procession du clergé et du peuple, et c'est au milieu des chants et des prières que le pape vint sur la colline couverte de neige et y désigna la place de l'église qui fut construite avec l'argent des deux nobles patriciens.

Cette église, reconstruite depuis par le pape Sixte III, porta différents noms. On la nomma d'abord **Basilique libérienne**, puis **Ste Marie de la Crèche**, à cause d'une relique insigne de la crèche de Béthléem qui y fut déposée. Enfin comme il y avait déjà dans la Ville plusieurs églises consacrées à la vierge Marie, et que celle-ci l'emportait sur toutes les autres, tant par son

importance que par sa merveilleuse origine, on la désigna sous le nom de **Ste Marie Majeure**. Enfin, pour rappeler le miracle de sa fondation, on la nomma **Ste Marie des Neiges**.

Le couvent des Servantes de Jésus-Marie où s'imprime " La Famille Chrétienne " est, avec la paroisse de Masson, sous le vocable de N. D. des Neiges.

Les artistes chrétiens représentent généralement Notre-Dame des Neiges, nourrissant de son lait virginal le divin Enfant Jésus, et cela à cause de la relique de la crèche dont nous venons de parler. Peut-être aussi une tradition a-t-elle existé par laquelle l'apparition à Jean, à son épouse et au pape Libère eût représenté la Vierge Mère dans cette sublime fonction de la Maternité divine.

En 1895 le curé de Masson fit placer dans l'église paroissiale un beau tableau représentant le miracle de N. D. des Neiges. Ce tableau dû au pinceau de Mr L. V. Gadbois, de St Eustache, est sans contredit le chef-d'œuvre de ce jeune artiste canadien. La vierge entourée des neuf chœurs des anges, et allaitant l'Enfant Jésus, est d'une modestie et d'une douceur incomparables. Dans le bas du tableau on voit Jean, son épouse et le pape Libère en prière.

Le 25 Mars 1895, fête de l'Annonciation de la T. S. Vierge, sa grandeur Mgr l'archevêque d'Ottawa, bénit solennellement cette belle peinture.

Nous donnons ci-inclus une reproduction de la Vierge seulement.

J. M. Servulus, prêtre.



DEUXIEME DON DE SATAN, L'ENVIE.

12^{ème} article sur le St Esprit.

Après ce que nous avons dit du don de piété et de ses filles, les œuvres de miséricorde tant spirituelle que corporelle, nous en appelons maintenant à tout homme impartial, et nous lui demandons s'il est possible, même au point de vue purement humain, d'imaginer quelque chose de plus fécond et de plus nécessaire que le don de piété? Si, par impossible, il hésitait à répondre, qu'il considère le don de piété sous un autre aspect. L'homme, nous ne cessons de le répéter, est placé entre deux esprits opposés: quoi qu'il fasse, il obéit à l'un ou à l'autre. S'il n'est pas inspiré par l'Esprit de piété, il est poussé par l'Esprit contraire. Quel est-il? c'est l'Esprit d'*Envie*. S'attrister du bien des autres, se réjouir de leur mal: voilà l'envie en elle-même.

Se peut-il imaginer rien de plus pervers, de plus honteux et de plus antisocial? Non, si ce n'est l'envie considérée dans ses effets. Quels sont-ils? Tandis que le don de piété attendrit le cœur, l'ennoblit, le dilate et le répand en effusions d'amour sur Dieu et sur l'homme; l'envie endurecit le cœur, le dégrade, le resserre, le rend méchant et malheureux. Ver dans le bois, rouille dans le fer, teigne dans l'étoffe: voilà l'envie dans le cœur. Elle le ronge et le remplit de toute espèce de mal et le dépouille de toute espèce de bien. Les autres vices sont opposées à une vertu particulière; l'envie est opposée à toutes. Comme ces oiseaux de nuit que la lumière offusque, l'envieux ne peut supporter l'éclat d'aucune vertu, d'aucune supériorité, d'aucun avantage, d'aucune affection qui ne s'adresse pas à lui.

De là vient que l'envie est appelée, non une mauvaise bête, mais une bête très mauvaise. C'est l'envie qui a perdu les anges dans le ciel. C'est l'envie qui a perdu nos premiers parents dans le paradis terrestre. C'est l'envie qui a rendu Caïn fratricide. C'est l'envie qui a vendu Joseph. C'est l'envie qui a crucifié le Fils de Dieu. Si on voulait rapporter toutes les noirceurs, les empoisonnements, les calomnies, les haines, les injustices, les divisions, les actes de cruel égoïsme, c'est-à-dire les hontes, les malheurs enfantés par l'envie, il faudrait citer presque toutes les pages de l'histoire des peuples et des familles. Délivrer l'humanité d'un pareil fléau, est le bienfait réservé à l'Esprit de piété. N'est-ce rien? Comme tous les autres, le don de piété est donc un élément social, que nulle invention humaine ne saurait remplacer.



L'OBÉISSANCE.

Qu'est-ce que l'obéissance? Quelle est sa nature?

L'obéissance consiste à *exécuter promptement et de bonne grâce les ordres donnés par nos supérieurs.*

On appelle supérieurs ceux qui sont au-dessus de nous par l'âge, par l'expérience, par le mérite ou la place qu'ils occupent.

L'obéissance est une des vertus qui pèsent le plus, parce qu'elle est un obstacle à l'entraînement instinctif qui nous pousse vers ce que nous croyons une jouissance.

Nous ne voyons dans l'obéissance qu'*un obstacle qui nous gêne*, au lieu d'y voir un ange qui nous met à l'abri du mal.

Nous ne voyons dans l'obéissance, si douce pourtant, qu'*un joug qui pèse sur nous*, au lieu d'y voir une force qui nous met à même de supporter plus tard le lourd fardeau des peines de cette vie.

Nous cherchons à la secouer, et quand nous sommes obligés de la subir, nous murmurons en soupirant après l'heure où nous reprendrons notre liberté.

Essayons de réfléchir sur la nécessité de l'obéissance à tout âge et sur les services qu'elle nous rend.

Nécessité de l'obéissance.

L'obéissance est nécessaire à cause de *notre faiblesse*. Nous pouvons bien peu de chose à chaque instant du jour nous sentons le besoin d'un aide, d'un conseil, d'un appui. Obéir, c'est accepter cet aide, ce conseil, cet appui que notre amour-propre ne voulait pas demander et que Dieu nous fait offrir.

L'obéissance est nécessaire à cause de *notre ignorance*. Que de fois, trompés par l'apparence, nous voyons un plaisir réel là où il n'y a que déceptions ou dangers ! Qui nous retient au moment où nous allons souiller notre âme ou blesser notre corps ? l'obéissance. Nous pouvons connaître le nombre de nos désobéissances par celui de nos chutes.

L'obéissance est nécessaire à cause de *nos mauvais penchants*. Nous avons beau nous faire illusion, il y a en nous des instincts mauvais qui tendent à faire disparaître notre amabilité ; il y a en nous paresse, égoïsme, vanité, nous le sentons, et nous n'avons ni les connaissances nécessaires, ni surtout la force de nous dominer ; nous sommes obligés de laisser ce pénible travail à des âmes qui s'y soumettent par affection et par devoir.

Or se laisser rendre aimable, c'est obéir.

Elevons nos pensées : l'enfant obéit à ses parents et à ses maîtres, les parents et les maîtres que l'enfant croit indépendants, obéissent à une autorité supérieure, et cette autorité est soumise à Dieu, qui lui a tracé *des devoirs* avec ordre de les transmettre à vos maîtres comme vos maîtres vous les transmettent ; de sorte que l'obéissance est une chaîne qui a son premier anneau dans la main de Dieu, descend sur la terre, enlace toute créature et remonte encore à Dieu, formant ainsi une couronne de gloire et d'harmonie.

En sortir volontairement, c'est s'éloigner de Dieu, c'est se perdre.

Le devoir.

L'obéissance change de nom plus tard, mais ce nom est plus austère comme l'obéissance plus difficile : elle s'appelle le devoir ; et ce n'est plus la douce voix d'une mère qui l'impose en le partageant souvent avec vous, ce n'est plus une main amie qui en arrache les difficultés. Demandez à vos mères elles vous diront mieux que tous les livres : Enfants, apprenez à obéir pour n'avoir pas plus tard à ployer sous de terribles épreuves. Le cœur préparé sait mieux supporter la lutte.

Le devoir varie avec chaque âge, avec chaque état, chaque position ; il est toujours ce maître inflexible qu'on ne peut méconnaître sans s'exposer au repentir, qu'on ne peut négliger sans se livrer au remords.

La liberté est aveugle, le devoir la conduit ; malheur à celui qui rompt le lien qui les rattache l'un à l'autre !

Moyens de rendre l'obéissance facile.

L'obéissance est toujours pénible, parce qu'elle exige la contrainte et nous ne l'aimons pas ; mais c'est la contrainte qui donne l'énergie à la volonté, la force à l'intelligence, l'amabilité au caractère.

Que serait la plupart des enfants, si l'obéissance ne les contraignait au travail, par exemple ? Ce qu'est, le long du chemin, la plante inutile que le passant foule au pied, et qui n'offre que des pointes acérées à la main qui la touche.

Que devient une jeune fille à qui jamais une mère ni une maîtresse n'a imposé sa volonté ? Hélas ! ignorante, susceptible, vaniteuse, elle se désespère contre le poids de la vie qu'elle n'a pas appris à supporter ; elle se révolte contre ce qui la contrarie, et reste ennuyeuse à tous et à elle-même.

Voulez-vous éviter cet état et alléger le fardeau de l'obéissance ? commencez par aimer vos supérieurs : il n'y a que du bonheur à dépendre de ceux qu'on aime.

Obligez-vous pendant quelque temps à accomplir *parfaitement* ce qu'on vous commande. On parvient bientôt à faire volontiers ce qu'on aime, et on aime tout ce qu'on fait bien.

Dites-vous souvent que tout devoir doit vous être cher, parce que le devoir vient de Dieu.



Qui en sait le plus long ?

Depuis trois longs mois ceux qui savent lire n'avaient souvent pas trop de leurs deux yeux, doublés parfois d'une paire de lunettes, pour lire les nouvelles de la guerre. C'était pour beaucoup, aussi bien au Canada qu'aux Etats-Unis, une fièvre, une maladie. A ceux-là c'était peine inutile de leur parler de la "FAMILLE CHRÉTIENNE". Pensez donc, un journal qui ne donne pas les nouvelles, mais qui parle d'amour de Dieu, du soin de l'âme immortelle, de la justice et des droits de Dieu, dans les affaires civiles, politiques ou militaires. Vive le journal à nouvelles ! C'est faux presque la moitié du temps, mais on n'en a que plus d'émotions.

Quelques-uns, plus sages et mieux avisés, se contentaient de lire les titres des journaux et consacraient leurs heures de loisir à la lecture d'une

revue pieuse et instructive ou d'un bon livre. Aujourd'hui ils en savent aussi long que les autres sur la guerre, ils auront moins de compte à rendre à Dieu pour le temps perdu et ils ont orné leur esprit de plusieurs connaissances utiles. J'ajoute même qu'ils peuvent porter sur les événements de nos jours, un jugement plus sain, plus exact, car mettant moins d'avidité, je devrais dire de glotonnerie dans leurs lectures, ils les ont mieux digérées et en ont tiré plus de profit.

Puisque, en ce moment, la fièvre de nouvelles se calme un peu, je prie les lecteurs dévoués de notre petite revue d'offrir "la FAMILLE CHRÉTIENNE" à leurs amis et connaissances. Nous enverrons trois numéros gratuits à toutes les personnes dont on voudra bien nous donner l'adresse.

Nous commencerons dans le prochain numéro un nouveau travail du R. P. Alexis, *l'Education*. C'est encore une conversation entre **Thomas** et le **prêtre**. Il y a peu de sujet aussi utile à traiter que celui-là. C'est donc rendre service à beaucoup que de nous envoyer de nombreuses adresses. **Dieu vous le rende!**

J. M. Servulus, prêtre.

La confession du bohémien.

(suite)

Sudy ! le coquet village blotti dans un nid de verdure, entouré de frais gazons, rafraîchi par des sources limpides, quelle oasis pour les misérables qui arrivaient à lui, après quatre journées de marche brûlante et poussiéreuse, se déroulant impitoyable à leurs yeux, comme un long ruban de misère sans fin !

Mais patience, voici le terme du voyage ; encore quelques tours de roue, quelques coups de bâton, un suprême effort des rosses et la voiture s'arrêtera à l'entrée du village, pour déverser sur le chemin ses nombreux habitants.

— Là !..... les biches.....

Les chevaux ruisselants de sueur sont détachés du timon ; deux ou trois casseroles sont jetées par les fenêtres, allant s'abattre sur l'herbe pendant que les bohémiens, comme une bande de moineaux s'échappant d'une cage, abandonnent la voiture en se poussant les uns les autres

— Gare au vieux, hé ! Pinson, descends-le doucement.

Un grand vieillard à barbe blanche, splendide dans ses loques et ses oripeaux fanés de théâtre, apparaissait à son tour à l'entrée de la baraque, porté dans les bras d'un vrai athlète.

— Sudy.....disait le vieillard en laissant errer ses regards sur le paysage ombragé et silencieux.....C'est bien ça je reconnais les lieux.....

— T'es content? disait celui qui le portait, l'athlète répondant au nom de Pinson; voilà ce que tu voulais tout de même, il faut avouer que t'avais raison, pour la halte, l'endroit n'est pas mal choisi!

Le bohémien tristement sourit dans sa barbe blanche: ce sourire était celui d'un être souffrant.

— Pinson, je puis mourir..... je mourrai bientôt, je le sens, et là, vois-tu, j'ai quelque chose à faire; le vieux Fénor, chef de troupe, le gitane qui a fait rouler sa baraque et ses quelques talents par le monde entier ne doit pas partir pour le dernier voyage sans avoir fait au moins une bonne action!

Pinson, surpris, un peu sceptique, eut une moue amusante. Il regarda Fénor, mais aussitôt son attitude devint respectueuse; puisque le vieux parlait ainsi, c'est qu'il avait son idée!.....

— Place!..... place..... hurla Pinson en déposant le vieux chef sur le gazon au milieu d'un cercle de gitanes accroupis et préparant le repas.

Déjà, à quelque distance, un bon feu brillait, alimenté par des branches sèches arrachées aux taillis; une grande marmite suspendue à des piquets entre-croisés recevait les légumes et les gousses d'ail réglementaires, plusieurs marmots couraient tout autour, visant la marmite comme une cible avec de petites pierres, et Fénor regardait tout cela comme regardent les vieillards, avec une fixité mêlée de vague.

Tout à coup, il se redressa, non sans effort; sa physionomie prit un caractère étrange de résolution: il appela à lui l'un des enfants qui couraient près de là et lui dit quelques mots à l'oreille en répétant avec soin un nom que l'enfant balbutia après lui: Abbé Denef!

Le petit commissionnaire partit en courant, franchissant les haies, les buissons, les fossés, pour arriver plus vite, pendant que Fénor disait: " Hé! les autres, dépêchez-vous de manger la soupe, vous allez avoir une visite..."

Les bohémiens, interloqués, se regardèrent. Le vieux rêvait, pour sûr; il avait dit une visite!.....

— Oui!..... une visite!..... et belle encore. Vous n'en recevez pas souvent de pareilles, mes petits!.....

— Qui donc, Fénor, peut venir à nous? dirent ces déshérités avec une expression d'amertume mêlée de dédain.

— Devinez..... voyons!

Un silence plana sur toutes ces têtes; personne ne devinait.

— Eh bien! un prêtre.

— Le curé?

— Oui..... le curé de Sudy que je connais et que j'appelle.....

— Et pourquoi faire donc?

— Ah! voilà, c'est pour une cause extraordinaire, pas vrai? Votre vieux chef, qui sent bien qu'il va mourir, veut se confesser!

Pas un cri ne fut jeté; nul ne sourit; ces figures bronzées, tannées par le grand air et la rude vie du hasard qui était la leur restèrent impassibles. Tous ces gens saisis se tournèrent du côté où l'enfant avait disparu, épiant l'arrivée du prêtre au milieu d'eux, impatients au fond de jouir de ce spectacle nouveau, l'homme de Dieu debout en face de leur campement et confessant leur vieux chef.

A ce moment, l'abbé Denef paraissait au bout du chemin, escorté du petit bohémien qu'il questionnait avec douceur et intérêt.

Pour le recevoir, Fénor se leva, soutenu un instant dans les bras de Pinson; puis, après avoir présenté sa troupe au prêtre, qui l'honorait vraiment beaucoup en répondant à son appel, il expliqua le motif de sa démarche.

Malade et près de sa fin, il voulait se confesser, obtenir le pardon de Dieu et réparer ses fautes, une surtout!

Cette confession il voulait la faire publiquement, par humilité, et pour exciter ses camarades au bien, au moins une fois dans sa vie.

— Je leur ai assez appris de mal! ajouta-t-il, et un pli amer se dessina sur son visage.

— Je vous entends, mon ami, dit le prêtre.

— Monsieur le curé, j'ai été baptisé, j'ai fait ma Première Communion; mais depuis, je ne me suis guère occupé de Dieu. Toutes les fautes que l'on peut commettre, je les ai commises. J'ai pris le bien de mon semblable, souvent... trop souvent même! Ce que je n'ai pas fait, c'est de tuer... en cela je suis blanc comme l'enfant qui vient de naître, et pourtant... j'ai... Ah! voilà, c'est ce qui a été ma plus grande faute de ma vie, avec laquelle je ne veux pas mourir. Voici le fait: Dans mon existence aventureuse et vagabonde, j'avais adopté une enfant, une fille de bohémien, que j'aimais comme la mienne. Carmen, ma belle et douce Carmen fut longtemps ma joie. Lorsqu'elle eut vingt ans, je la mariaï au plus beau gars de notre troupe, et mal m'en prit, car il rendit sa femme malheureuse comme une pierre, étant toujours ivre et ayant les poings lourds... Au moment où Carmen eut son enfant, un joli petit garçon qui lui ressemblait trait pour trait, il mourut. Carmen eut le petit pour la consoler, et, de fait, il devint ravissant, ce bambin. Ah! comme il amusait la voiturée, faisant des niches à chacun et adoré de tous.

A trois ans, il fit une grave maladie ; il eut une variole suivie de croup et fut emporté par le mal. Quel souvenir !... Lui mort, sa mère le prit dans ses bras, le serra sur son cœur et voulut se tuer pour ne pas survivre à son malheur. Je l'en empêchai et usai de tous les moyens pour calmer sa douleur, mais en vain ; devenue folle, et toujours avec le cadavre sur son sein, elle vécut trois jours au milieu de nous sans nous reconnaître ; sa folie se changeait en fureur lorsqu'on essayait de lui enlever son enfant. *

S. LYDIANI.

(à suivre.)



Les Sorciers Africains.

Scène satanique.

LES *Missions catholiques* publient, depuis quelques semaines, une très intéressante étude, due au R. P. Trilles, missionnaire de la congrégation du Saint-Esprit, sur la sorcellerie chez les Fang.

Nous lui empruntons aujourd'hui le récit d'une scène qui montre jusqu'à quelle rage infernale le démon pousse, en certaines circonstances, ceux qui se font ses intermédiaires dans ces malheureux pays.

Les sorciers sont-ils des convaincus ? se demande le R. P. Trilles.

Voulez-vous que je vous avoue franchement mon idée ? Eh ! bien, la question me laisse perplexe. Qu'il y en ait de bonne foi, la chose pour moi ne fait pas l'ombre d'un doute. Qu'il y ait des naïfs ? Cela va sans dire. Des exploiters de la crédulité publique ? Ils le sont tous ! Mais, ce que l'on peut affirmer sans crainte, c'est que les chefs surtout savent parfaitement le rôle qu'ils jouent, et, en s'opposant au bien que leur apporte le missionnaire, combattent sciemment le combat du mal.

Voici une scène qui se passa au village de mon catéchiste Ambroise Ndotuma. A peine étions-nous arrivés dans l'*abène*, Ambroise vint me prévenir que, dans le village, une femme était dangereusement malade ; mais que son mari était féticheur.

Par bonheur, quand je pénétrai dans la case où gisait la malade, son mari n'était pas là. Vite, je l'instruisis de mon mieux ; elle m'écoutait au reste avec plaisir, et, quand enfin je lui proposai le baptême, elle y acquiesça facilement.

Et comme je me préparais à faire couler sur son front l'eau régénératrice, soudain son mari rentre à l'improviste. D'un coup d'œil, il a saisi la scène ; sa fureur est indescriptible, il se jette sur moi, le couteau à la main. Puis, se ravisant, il me saisit le bras, et m'entraînant dehors :

— Viens, *minissé* ! s'écria-t-il.

Si rapide avait été son acte qu'avant d'avoir prononcé une parole, déjà j'étais dehors, entraîné loin de la case.

— Ma femme est bien malade ?

— Oui, très malade.

— Va-t-elle mourir ?

— Je le crois.

— Moi, j'en suis sûr, l'Esprit me l'a dit. Tant mieux, d'ailleurs.

— Pourquoi ?

— Ceci est mon affaire.

— Mais, dis-moi, que lui apprenais-tu ? le moyen d'être heureuse après sa mort, n'est-ce pas ?

— Oui précisément.

— Je le sais, je sais que, vous autres blancs, vous n'avez pas le même Dieu que nous. Après la mort, quand on a été bon, ce Dieu vous emporte avec lui ; mais si l'on a été mauvais, si l'on a volé, tué, ou voulu tuer, il vous punit d'une manière terrible, d'un châtement qui ne finira jamais. Est-ce bien cela ?

— Oui certes.

— Bien, maintenant, je vais aller retrouver ma femme. Reste ici.

— Pourquoi ne me laisserais-tu pas la voir, la consoler, adoucir ses derniers moments ?

— C'est vrai, tu es bon, toi *minissé*. Et bien ! attends ; tout à l'heure je viendrai te chercher.

Et il s'éloigna... En moi-même je remerciai le bon Dieu d'une conversation si subite et si inespérée.

Une heure, deux heures se passent. Le féticheur revient enfin, et me faisant signe de la main :

— Viens, *minissé*, me dit-il, ma femme t'attend.

Je le suis, et, derrière lui, j'entre dans la case. Elle était sombre, et, au premier moment, mes yeux ne distinguèrent rien dans l'obscurité.

Sur le lit, une forme vague, immobile. J'approche ; sur le sol humide, boueux, mes pieds glissent, je tombe, et machinalement essuie à ma soutane blanche mes mains souillées. A la tête du lit se tenait le féticheur..... Sur la couche funèbre, la femme était étendue sans mouvement ; je l'appelle,

pas de réponse, je lui prends la main, elle est froide, et au même instant, horreur..... me penchant sur elle, je trouve un poignard enfoncé dans son sein jusqu'à la garde.

— Rien à faire, va, elle est morte, et bien morte, me dit le mari en ricanant.

Je l'accable de reproches.

— Écoute, me dit-il, cette femme que tu vois, je la haïssais ; je la haïssais, m'entends-tu ? car elle avait mangé mes deux petits enfants, elle leur avait mangé le cœur et la tête. Et moi, j'aurais pu la tuer alors ; mais mon Dieu m'a ordonné d'attendre ton passage " car, m'a-t-il dit, la vengeance sera plus belle. " Et maintenant, réponds-moi : avec ce baptême, dont tu lui parlais, ma femme aurait été au ciel, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement.

— Eh bien ! je l'ai tuée avant que tu le lui donnes pour qu'elle tombe dans l'enfer éternel.

— Tu t'es trompé, car si, avant de mourir, elle a désiré le baptême.....

— Je le sais, je sais cela ; mais, dis-moi, quand on meurt après avoir tué quelqu'un, où va-t-on?... En enfer ? Toujours ?

— Non, pas toujours, car on peut se repentir avant.

— Et si on meurt en tuant ou en voulant tuer ?

— Je ne sais pas ; Dieu est si bon !

— Eh ! bien écoute ce que j'ai fait. J'ai voulu que cette femme allât brûler dans cet enfer dont tu parles, cette femme que je hais. Et alors, quand je suis revenu ici, je l'ai injuriée, battue, frappée. D'abord elle n'a rien dit ; puis elle s'est fâchée et, quand je l'ai vue bien en colère, je l'ai raillée de sa faiblesse et, comme elle cherchait une arme pour m'en frapper, lui mettant un couteau entre les mains : " Frappe-moi donc ", lui disais-je, et au moment où elle l'essayait en effet, moi, je l'ai poignardée et tu vois, elle est tombée raide là où tu as glissé...

Et c'était vrai, ce n'était pas dans la boue que je marchais, mais dans le sang et, sur ma soutane, deux rouges empreintes étaient marquées.

— Que dis-tu de ma vengeance, *minissé* ?

— Dieu seul connaît le sort de ta femme.

— Je le saurai ce soir ; je le demanderai à mon Dieu. Oui, je le lui demanderai et il le dira..... Va-t-en.

Plein d'épouvante, je sortis, non cependant sans avoir jeté une dernière bénédiction sur ce pauvre corps, dont l'âme, qui sait ? était peut-être régénérée.

Dans la nuit noire, quelques heures après, la voix du maudit se faisait entendre.

— Elle y est, *minissé*, pour toujours, toujours, toujours!.....

PRIONS.

A FIN de former une véritable croisade de prières pour le succès de la lutte contre les mauvaises lectures, je célébrerai la sainte messe chaque Dimanche, à l'intention de tous ceux qui veulent bien s'unir à nous et réciter chaque jour un " *Notre Père* " et un " *Je vous salue, Marie* " dans ce but.

Cette promesse sera valide aussi longtemps qu'elle sera annoncée dans " La Famille Chrétienne. "

A. L. Mangin, prêtre, directeur.

BOURSE DES SAINTS ANGES.

Cette prime consiste en une bourse de collège de \$ 70.00 par année, pendant 7 ans, en faveur d'un aspirant, **bona fide**, au sacerdoce.

Elle sera tirée au sort entre **les prêtres**, qui nous envoient des abonnements, aussitôt qu'il y aura 700 abonnements d'un an, **payés**.

VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE.

d'après le R. P. Léopold de Chérancé.

(suite)

" Elle parlait et agissait ainsi sous le souffle de l'Esprit-Saint, dont elle recevait par intervalles les touches embrasées. Il en fut de même le dimanche de Pâques, où pendant que j'expliquais au peuple l'Evangile du jour, elle se leva et m'interrompit par cette soudaine apostrophe : — Savez-vous où est mon Sauveur, mon Jésus Crucifié? Où l'avez-vous placé? — Consolez-vous, lui répondis-je; il est si bon qu'il ne tardera pas à se montrer à vous. Elle se rassit, plus morte que vive, mais pleine d'espérance. Le lendemain matin, Celui qu'elle cherchait lui apparaissait dans tout l'éclat de sa

gloire, tel qu'il s'était montré à Marie-Madeleine au jour de sa résurrection ; il dissipait ses inquiétudes, lui révélait les secrets de son Cœur, et disparaissait, la laissant inondée de grâces et de consolations."

Sous la plume de notre chroniqueur, le récit simple et naïf de ses extases a encore le don de nous émouvoir. Qu'était-ce donc pour les personnes qui en étaient les témoins attendris ? Quelle impression la vue de ces phénomènes surnaturels ne devait-elle pas produire sur l'imagination d'un peuple croyant, avide de merveilleux, prompt à s'exalter ? Et quand on pense qu'au don des miracles Marguerite joignait le discernement des cœurs, qu'elle lisait dans les consciences comme dans un livre ouvert, dévoilant aux pécheurs les plus secrets replis de leur conscience, leurs vices non combattus, leurs sacrilèges accumulés, aux justes leurs inquiétudes et les remèdes à y apporter ; quand on se rappelle que la sainteté de sa vie effaçait l'éclat de ces prodiges, n'est-on pas naturellement amené à conclure que sa mission providentielle s'imposait avec évidence, et que sa parole, revêtue d'un tel caractère d'autorité, devait exercer sur les esprits un prestige incomparable ?

C'est le résultat que constate son historien. Il le fait d'abord pour Cortone ; puis il ajoute : " L'action salutaire de sa mission s'étendit bien au delà des frontières de la Toscane. Prêtres et fidèles, nobles et plébéiens accouraient de tous côtés, de Gubbio, de Rome, de Florence, jusque de France et d'Espagne ", afin de contempler les traits de la Sainte, de recevoir ses conseils ou de solliciter par son entremise la guérison d'un malade, a délivrance d'un démoniaque, la conversion d'un pécheur. Lui-même raconte qu'il était assiégé par les pénitents, éclairés ou touchés par la parole de la Sainte, et qu'il lui arriva, dans un mouvement d'impatience, de laisser échapper ce mot devant elle : " Je ne puis suffire à nettoyer tant d'étables en un jour ! — Ce ne sont point des étables que vous nettoyez, répartit-elle avec un doux sourire, mais des temples que vous purifiez. "

Nous avons cité cette boutade de Bevegnati, parce qu'elle fait ressortir, mieux qu'un long discours, l'influence profonde autant que bienfaisante qu'exerçait sur les âmes l'apostolat de Marguerite.

C'est donc un fait avéré, nul n'approchait de l'atmosphère divinement embaumé de sa cellule sans se sentir profondément remué. Ce résultat ne doit pas nous surprendre ; car c'est le propre de ces temps de foi de nous présenter toujours le crime côtoyant la vertu, et souvent dans la même vie d'abominables désordres réparés par une éclatante pénitence. Toujours est-il qu'à Cortone la voix de la conscience prévalut sur celle des passions, et que les deux grandes plaies de l'époque, le luxe et les discordes civiles, disparurent pour un temps. Les Guelfes tendirent publiquement la main aux

Gibelins ; la simplicité chrétienne et la chasteté furent remises en honneur la paix rentra dans les familles.

Magnifique victoire, exclusivement due à l'empire de la persuasion, et qui fait l'honneur de ces âmes de foi, comme elle reste l'éternel mérite de notre héroïne ; mais il faut bien le dire, victoire peu durable, par suite du réveil des passions, et nécessairement peu complète, parce que le champ d'action de la Sainte était relativement restreint. C'est ce qu'elle comprit du reste, à la suite d'une vision qui la terrifia. C'était pendant le carême de l'année 1288, vers la fête de saint Joseph. Le Sauveur mit à nu devant ses yeux, à côté des âmes qu'elle avait converties, les abominations de toute sorte qui souillaient la surface de la terre : la corruption des chrétiens, les dissensions des princes, la scélératesse des Juifs, et par suite ses autels abatus, son tombeau et les Lieux Saints livrés aux profanations des hordes musulmanes. " Mes ennemis, lui dit-il, sont plus nombreux aujourd'hui qu'au jour de ma Passion, et tel est leur acharnement que si mon corps était grand comme le monde et encore passible, je serais de la tête aux pieds couvert de blessures. "

Le spectacle de tant d'horreurs, la connaissance certaine des calamités qui menaçaient la chrétienté, et plus encore la vue de la face ensanglantée de son divin Epoux, lui suggérèrent la pensée d'un sacrifice plus admirable que son apostolat, et qui n'a de supérieur que le martyr du sang. Elle s'offrit en victime expiatoire, acceptant à l'avance la lèpre, les maladies et tous les genres d'épreuves qu'il plairait à Dieu de lui envoyer. Son sacrifice fut agréé d'en haut et scellé dans le sang de l'Agneau immaculé. Peu de jours après la vision précédente, le 25 mars, immédiatement après la communion, elle vit descendre du ciel une croix lumineuse sur laquelle elle étendit ses bras, sans y être réellement attachée, " Où sont les clous pour me fixer sur cette croix ? " A peine a-t-elle formulé cette demande au plus intime de son être, que l'Epoux céleste lui apparaît, une couronne d'épines sur la tête, les mains et les pieds percés de clous, tel enfin qu'il était sur le Calvaire. A cette vue, le cœur de Marguerite se fonda de douleur et de compassion. " Ah ! Seigneur, s'écrie-t-elle, que je sois sacrifiée avec vous ! — Oui, répond le divin Maître, tu seras martyre avec moi. Il faut que ton âme se purifie au creuset des tribulations, comme l'or sous l'action du feu : mais ce n'est pas ta chair, c'est ton cœur qui sera crucifié. " Puis il lui montre en esprit, sur les flancs de la montagne, une pauvre habitation abritée sous les murs de la citadelle, lui enjoignant d'y vivre en recluse et se retire, après lui avoir transpercé le cœur d'une de ces flèches embrasées qui réjouissent et désolent à la fois l'âme éprise de son amour. Blessure dont on ne peut nier l'existence ; car c'est le

propre de la puissance divine d'effectuer sur-le-champ ce que signifient les paroles.

Obéis donc à l'esprit qui te pousse, ô Marguerite, victime volontaire et d'agréable odeur. Obéis aux secrètes harmonies qui t'attirent vers la solitude ; n'écoute pas le cri de la chair ; porte la croix sur tes épaules et gravis les pentes du Calvaire. L'heure de l'immolation mystique a sonné pour toi : tu es la *victime de Jésus*. Ta tête sera couronnée d'épines, tes lèvres abreuvées de fiel, ton cœur inondé d'amertume ; mais prends courage : la cime du Golgotha touche au ciel.

Lorsque Marguerite fit part à ses compagnes, à ses bienfaitrices, aux Frères Mineurs, de l'ordre qu'elle avait reçu d'en haut d'aller habiter sous la forteresse, les uns et les autres protestèrent à l'envi contre son projet : ses compagnes, parce que, étant leur fondatrice et leur supérieure, elle ne pouvait les abandonner ; Marinaria et Rameria, parce que l'état délabré de sa santé ne lui permettait point un pareil changement ; Bevegnati et ses collègues, parce qu'elle serait moins à portée des secours religieux, et en réalité parce qu'ils craignaient, si elle venait à mourir sur le sommet de la montagne, de perdre le trésor de sa dépouille mortelle. Rien n'arrêta la Bienheureuse. L'injonction du Seigneur était formelle, et dès lors pour l'humble Tertiaire il ne restait qu'un droit, celui d'obéir. Elle le fit avec ce désintéressement qui caractérise les Saints, cet esprit de renoncement qui ne cherche que le bon plaisir de Dieu, et cette générosité qui ne connaît pas d'obstacles ; sans délai, mais non sans déchirements ! Car comment dire adieu sans émotion à cette église de Saint-François toute parfumée du souvenir de son entrée dans le Tiers-Ordre, à cette cellule à laquelle l'attachaient tant de grâces et de faveurs surnaturelles, à cet hôpital de la Miséricorde dont elle était la fondatrice, à ces compagnes qu'elle avait formées à la vie religieuse, à ces pauvres enfin qui étaient comme la moitié de son âme ? Le cœur des Saints est loin d'être insensible ; si leur courage ne faiblit pas devant l'épreuve, c'est qu'ils placent la volonté de Dieu au-dessus de tous les sentiments de la nature, et c'est là ce qui constitue leur mérite.

Donc, le 1^{er} mai 1288, Marguerite, accompagnée d'une servante dont son état de santé réclamait les soins, prenait possession de la cellule qui lui avait été montrée en esprit. La solitude est le séjour favori des aigles de la sainteté comme des aigles de l'intelligence ; elle est le grand ressort des vocations extraordinaires, et pour l'humble pénitente de Cortone, elle sert de prélude à sa mission pacificatrice.

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRETRE,

A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FFF ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Douloureuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-
dire: 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Pe-
tit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur pa-
pier.* — Litanies de la Résignation.

Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à
l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



PRESSE A IMPRIMER

A VENDRE.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc ayant acheté un matériel plus considérable, peut disposer d'une de ses premières presses.

C'est une presse COLOMBIA, marchant au pied, et pouvant imprimer de 1000 à 2000 *copies à l'heure*, suivant le degré d'entraînement de l'opérateur.

Elle imprime 5 x 8 pouces. Une presse de cette grandeur vaut *neuve*, \$ 80.00.

PRIX, avec 3 châssis, 6 rouleaux, un wrench — \$ 40.00, mise à bord des chars à Buckingham, C. P. R.

